

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 25 (1922-1923)

Artikel: Tant va la cruche à l'eau
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749991>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lung zu sehen: Die Wolken dröhnen, die goldzählige Unendlichkeit tönt, die Paradiesespforten sind aufgetan, und wie auf den Heiligenbildern des Mittelalters vereinigt sich Irdisches und Göttliches zum Strahlenmeer einer sacra unio. Er, der „Sohn eines einfachen Arbeiters“, er ist zugleich der Prophet Sergej Jessenin, der die alte Welt aufzuwühlen gekommen ist. Es ist eine neue Apokalypse, die Jessenin dichtet; aber nach dem Untergang der Erden und Meere hat „irgendeiner“ mit neuem Glauben, ohne Kreuz und ohne Leid den neuen Regenbogen über den Himmel gespannt, und das neue Nazareth wird sichtbar.

Der andere aber, Kljuew, er singt das „Lied des Sonnenträgers“. Mit Millionen Händen wird über der Welt der Mühen und Plagen die rote Sonne aufgerichtet werden. China und Europa, Nord und Süd werden zusammenströmen, Gott ist aller Vater, und Russland wird sie empfangen, wird allen die Mutter sein.

Es ist eine neue Religiosität heute in der russischen Literatur, die mit dem müden Frömmertum, mit der blassen Mystik der älteren Decadence nichts mehr zu tun hat. Sie ist stark, farbig, ganz unintellektuell, daseinsfroh und voll Musik. Sie klingt in Russland erst leise, und sie hat in der Emigrantenvelt auch wieder Staub angesetzt. Aber sie hat auf jeden Fall den älteren Realismus endgültig ausgekehrt. Man hat das gerade in Europa in den letzten Jahren verstanden, als das berühmte Moskauer Künstlertheater die melancholischen Stücke Tschechows in den europäischen Hauptstädten gespielt hat — diese wunderbaren Zeugnisse einer müde gewordenen Zeit, die nur leiden und resignieren konnte. Die Jugend aber ist an diesen Leiden stark geworden und lässt sie mit neuer dichterischer Kraft zum Erlebnis werden. Sie ist nicht pessimistisch, sie wartet nur auf den Augenblick, um von all den Wundern zu sprechen, die sie in sich angesammelt hat.

BERLIN

WALDEMAR JOLLOS



TANT VA LA CRUCHE À L'EAU...

« Voulez-vous savoir pourquoi nous avons occupé la Ruhr? C'est bien simple: nos chers alliés se désintéressaient de plus en plus de ces « réparations » auxquelles nous avons droit et qui ne sont qu'un minimum de notre droit; or, depuis que nous occupons la Ruhr, ils reconnaissent l'importance du problème et s'ingénient à le résoudre; c'est tout ce que nous voulions. »

Ainsi parlait, le 5 juin, un ami dont j'apprécie particulièrement le caractère, l'intelligence et l'information très étendue. Je lui répondis:

« Que tel soit le résultat de votre occupation, je l'admets, non sans quelques réserves; mais est-ce bien là ce que vous vouliez au mois de janvier? Votre gouvernement parlait alors

d'une occupation presque invisible, d'un but purement économique; il s'agissait surtout de charbon ... Quand le fiasco économique devint évident, on parla d'une mesure politique, destinée à mater l'Allemagne. Et voilà qu'aujourd'hui, d'après vous, on aurait visé les Alliés plus encore que l'Allemagne. Que faut-il croire? »

En effet, il y a quelque chose d'inquiétant dans ces explications qui se succèdent et se ressemblent si peu. La Ruhr ne serait-elle qu'une aventure, aux conséquences de laquelle on s'adapte que bien que mal, en feignant d'avoir tout prévu? Ou encore: si le but était vraiment politique, pourquoi cette comédie économique et pacifique? Ou enfin: y aurait-il encore une autre explication, qu'on nous réserve pour la fin? Les Européens (que ça concerne un peu, quoi qu'on dise) pourraient se demander de quel droit on les mène par le nez ...

Voici d'ailleurs une explication, peu connue et assez vraisemblable, qui s'ajoute aux autres sans les exclure: c'est Millerand (me dit-on) qui a voulu l'occupation, persuadé que l'Allemagne serait matée en deux ou trois semaines; Poincaré résistait; preuve en soit la 16^{me} résolution votée, fin septembre 1922, par la 3^{me} Assemblée de la Société des Nations, sur l'initiative de Henry de Jouvenel. En décembre Poincaré finit par céder, et dès lors il se mit à préparer et à légitimer l'expédition, en bon « légiste » qu'il est. Or, au bout de trois semaines d'occupation, Millerand reconnaît l'erreur et veut s'en aller; et c'est Poincaré qui ne veut pas, lié qu'il est désormais par ses multiples discours ... Si l'histoire est vraie, elle complèterait, au civil, certaines histoires militaires que Jean de Pierrefeu vient de raconter dans: *Plutarque a menti*.

Outre les „explications“ déjà citées (leur nombre seul prouve que nous sommes dans l'aventure), j'en vois une autre se dessiner dans mon esprit, presque malgré moi, par le rapprochement spontané de certaines lignes: le gâchis actuel serait-il voulu par les royalistes de l'Action Française? Se disent-ils que d'une catastrophe pourrait sortir ... le Roy? La question demande à être méditée.

* * *

On s'obstine à répéter que la France entière est derrière Poincaré. Qu'il ait le nombre pour lui, nul ne songe à le nier, ni à s'en étonner, quand on connaît la méthode d'information unilatérale (adoptée même par la presse suisse romande) et les procédés d'intimidation à l'égard de ceux qui osent penser autrement.

Quand les chauvins allemands expliquent la défaite par le fameux « coup de poignard dans le dos », on hausse les épaules, avec raison; mais pourquoi user de la même rhétorique vis-à-vis de la Ligue des Droits de l'Homme? De 1914 à 1918, quand certains Allemands (Fernau, Foerster, Muhlon, Gerlach, Nicolai) ont attaqué leur gouvernement *par amour de leur pays*, on les a admirés, avec raison; pourquoi enseigner aujourd'hui que le patriotisme consiste à violenter sa conscience?

Avez-vous suivi d'un œil attentif, ami lecteur, la façon dont la presse française a traité tour à tour Lloyd George, Bonar Law, Baldwin, Curzon et quelques autres hommes d'Etat? Ils ont tous passé du Capitole à la Roche Tarpéienne, sans qu'on prenne la peine d'examiner leurs raisons. Il est bien entendu que Poincaré a toujours raison, contre les meilleurs esprits de l'Europe entière, sauf contre la Suisse à propos des zones ... Ne voyez-vous pas qu'on s'enfoncé dans l'in vraisemblable? et que, à force de débiter, de calomnier tous les peuples, tous les gouvernements et tous les individus qui ne pensent pas comme Monsieur Poincaré, on risque d'enlever, après coup, toute valeur morale à l'Entente de 1914—1918?

En réalité, ni les peuples ni les gouvernements ne sont parfaits, pas même en Suisse peut-être; le bien et le mal, c. à d. l'égoïsme et la générosité, l'intelligence et la sottise s'y mélangent toujours, à des doses variables; pour dégager, de ces fluctuations, la ligne essentielle et durable, il faut de la perspective et de l'altitude, du sens historique et psychologique. *Cette ligne monte*, de l'animalité à la solidarité humaine, de la haine à l'amour (che muove il sole e le altre stelle); si je n'étais pas convaincu, je rougirais de vivre un jour de plus, en singe au milieu de singes. La ligne monte; c'est la loi divine, qu'on peut ignorer, nier, bafouer, mais non point arrêter dans sa réalisation millénaire.

Cela est vrai de l'Allemagne, comme de tout autre pays. Ceux qui disent : « Il y a les hommes d'un côté, les Allemands de l'autre », ceux-là raisonnent comme les officiers prussiens de Saverne; ils sont en plein dans la mentalité « boche », dans l'ignorance crasse et dans la barbarie. Et toutes les évocations d'atrocités ne justifieront jamais, pour quiconque respecte le Christ, cette morale de sauvages : « œil pour œil, dent pour dent. »

Comment qualifier la façon dont on *discute*, depuis des mois, les problèmes essentiels de la paix européenne? On fait à Paris, à Dunkerque, et d'autre part à Berlin, des discours retentissants qui sont la pendaison de l'adversaire en effigie; — fait-on des « propositions »? dix jours à l'avance, les journaux allemands proclament qu'elles sont le maximum des maxima; et d'autre part, à peine arrivées à Paris, les journaux français hurlent en chœur : « inacceptables! indiscutables! » Après quoi, Londres et Rome ont la parole; car enfin, on est des Alliés, c'est pour s'entendre . . . Mais quant à se rencontrer avec l'adversaire, autour d'une table, pour peser des faits et des arguments, on semble redouter cette possibilité.

* * *

Cette politique est absolument contraire à l'esprit qui a créé, qui alimente et qui développera de plus en plus la Société des Nations; c'est tout simplement une politique de sabotage; elle ne réussira pas, mais avant de s'effondrer elle a le temps de faire bien du mal encore : elle paralyse, chez plusieurs, l'esprit critique; elle trouble toutes les notions d'équité et d'humanité; elle semble donner gain de cause au pessimisme catastrophal; elle sème la défiance et la haine; mais surtout, son crime est de créer autour de la France l'isolement moral; isolement qui s'explique autant par l'égoïsme et la jalousie des uns que par les erreurs des autres et qui n'en est pas moins la pire douleur pour les vrais amis de la France.

D'explication en explication on peut remonter en effet au lâchage des États-Unis, à la guerre déclanchée par l'Allemagne, plus haut encore; mais l'explication, si nécessaire qu'elle soit, demeure insuffisante; elle représente, dans l'histoire, la part

du déterminisme et néglige celle de la liberté. Tous les grands renouvellements de l'humanité sont dûs à l'entrée en action d'un facteur *nouveau*, imprévu, surgi du fonds moral et mystérieux de l'âme libre. Dans cette libération progressive de l'humanité, la France a sa part très grande, qui lui vaut à tout jamais notre gratitude, qui lui a valu en 1914 l'appui moral du monde entier. Et ceux-là trahissent la France qui voudraient aujourd'hui lui faire oublier et renier sa mission libératrice. Cette mission, elle est dans la Société des Nations, et non point ailleurs.

LAUSANNE

E. BOVET



EINE ADOLF FREY-BIOGRAPHIE

Drei Jahre sind es her, dass uns Adolf Frey verließ. Heute wird im ersten Band der Biographie von Lina Frey, seiner Gattin, eine solche Fülle aus seinem inneren und äußeren Lebenslauf hingeschüttet, wie es wohl nie wieder ein Nachgestalter und Deuter dieses Erdewallens könnte und können wollte.¹⁾ Es ist ein Buch, dem man eine gerührte Dankbarkeit nicht versagen darf; denn rührend ist, wie das von Verehrung und Liebe erfüllte Herz der Verfasserin in vollen Wogen überbordert. Da es aber für den Dichter in wissenschaftlicher Form Zeugnis ablegt, ist es nicht zu umgehen, neben den ausschließlich gefühlsbetonten Seiten auch die anderen kritisch zu würdigen.

Nicht nur ein übervolles Herz hat hier seine Schleusen geöffnet: ein ebenso reiches Gedächtnis und eine Menge von Briefmaterial ergoss sich in diesen Stausee. So ergab sich ein erster Teil, der so umfänglich ist wie das C. F. Meyer-Buch Adolf Freys! Wir dürfen uns also auf den doppelten Umfang des Ganzen gefasst machen. Wie Adolf Frey im Vorwort zu seinem *Conrad Ferdinand Meyer* schrieb: „mich lockte die Zeichnung der realen Welt und der sicheren Vorgänge“, so hätte Lina Frey ihr Vorhaben charakterisieren können, denn auch ihre Zeichnung geht vom Realen aus und gibt es in einer so detaillierten Art wieder, dass man an Bilder von Altdorfer sich erinnern könnte, wo an tausend Streichern jede Harnischniete mit einem einhaarigen Pinsel hingesezt scheint. Aber dort werden sie wenigstens nur als Niete behandelt, ihrer gänzlich subalternen Funktion angemessen; in der Frey-Biographie wird zuweilen der Blick so lang auf das Kleine, das anekdotisch neben der eigentlichen Komposition sich Hinschlingende gewaltsam gelenkt, bis er ermüdet und bloß noch die Niete sieht, nicht mehr den ganzen Kämpfer. Der Umstand, dass die Verfasserin von Frey soviel wusste wie niemand sonst, hat sie „an so gedrängter Kürze gehindert, wie sie vielleicht fernerstehenden Lesern willkommen wäre“; so sagt sie selber. Hat sie also bewusst und vorsätzlich auf die größere Anteilnahme der Fernstehenden verzichtet und für den begrenzten Kreis der Nahestehenden geschrieben? Das wäre schade; der Nahestehenden und ihrer Verehrung ist der

¹⁾ *Adolf Frey. Sein Leben und Schaffen.* Erzählt von Lina Frey. H. Haessel Verlag, Leipzig 1923.